LE MARQUIS DE GUÉRAND.

ARGUMENT.

Louis-François de Gwérand, ou Guérand, était fils de Claude de Névet, et de Jean du Parc, chevalier, seigneur de Locmaria, marquis de Guérand. Son père, qui avait pris part au siége de la Rochelle et aux guerres d'Allemagne, et présidé par élection les états généraux de Bretagne, n'existait plus en 1670.

Possesseur du marquisat à cette époque, riche, violent, et livré à lui-même, le jeune Louis était la terreur de la paroisse, et désolait sa mère, dont les larmes et les prières ne pouvaient rien sur lui : on dit que, lorsqu'il sortait, la bonne dame courait elle-même sonner la cloche du château, pour donner l'alarme au canton.

C'étaient chaque jour de nouvelles violences de la part de son fils, et des récriminations nouvelles du côté des habitants du pays : les choses en vinrent au point qu'elle se vit forcée de lui faire quitter la Bretagne; voici à quelle occasion.

XI

MARKIZ GWERAND.

(Ies Leon.)

I.

— Deiz-mad ha joa barz ar ger-ma ;
Peleac'h 'ma Annaik drema ?

— Enn he gwele 'ma kousket dous,
Evesait ; na rit ket trouz !

Enn he gwele e ma kousket,
Evesait n'he dihunet ket ! —

Kloarek Garlan dal'ma glevaz,
War-laez gand ann diri bignaz,

War laez, ha ker skanv, a bignaz,
War bank he gwele 'nem lakaz

— Sav alese, Naik Kalvez,
Ba 'z aimp hon daou d'al leur nevez.

— D'al leur nevez me n'ed inn ket,
Rag eno zo eunn den displed ;

Gwasa denjentil zo er bed,
E ma ato' kas va c'haouet.

— Na pa ve kant aneo eno,
N'az pezo droug e-bet hant-ho ;

Na pa ve aneo kant eno,
D'al leur nevez ni a ielo !

XI

LE MARQUIS DE GUERAND.

(Dialecte du Léon.)

I.

— Bonjour et joie dans cette maison ; où est Annaïk par ici ?

— Elle est couchée et dort d'un doux sommeil ; prenez garde ; ne faites pas de bruit !

Elle repose doucement ; prenez garde, ne l'éveillez pas ! —

Aussitôt le clerc de Garlan monta l'escalier,

Monta, et lestement, l'escalier, et vint s'asseoir sur le banc du lit de la jeune fille.

— Lève-toi, Annaïk Kalvez, que nous allions ensemble à l'aire neuve !

— A l'aire neuve, je n'irai point, car il y a là un méchant homme ;

Le plus méchant gentilhomme du monde, qui me poursuit partout.

— Quand ils seraient là cent, ils ne te feraient aucun mal ;

Quand ils y seraient cent, nous irons à l'aire neuve !

Ni a ielo d'al leur neve,
Ha ni zanso kerkouls hag he. —

He brozik gloan e deuz leket,
Ha da heul he mignon eo eet.

II.

Markiz Gwerand a c'houlenne
Gant ann hostiz, ann deiz a oe :

— Hostiz, hostiz, d'in leveret,
N'hoc'h euz ked ar c'hloarek gwelet?

— Aotrou markiz, em zigaret,
Ne ouzonn piou a c'houlennet.

— Ho tigarezi! me n'her grann!
Kloarek Garlan a c'houlennann!

— Eet eo du-ze, evid ann de,
Eur plac'hik koant hed he goste ;

Eet-int du-ze d'al leur neve,
Koant ha drant ho daou, war va fe !

Gant han d'he dok eur blun paven,
Ha diouc'h he gerc'hen eur chaden ;

Ha diouc'h he gerc'hen eur c'haden,
Zo kouezet holl war he varlen.

Gant-hi eur korkennik brodet,
Hag eur voulouzen arc'hantet ;

Gant-hi eur korkennig eured,
Dimezet ez int, me a gred.

Nous irons à l'aire neuve, et nous danserons tout comme eux. —

Elle a mis sa petite robe de laine; et elle a suivi son ami.

II.

Le marquis de Guérand demandait à l'hôtelier, ce jour-là :

— Hôtelier, hôtelier, dites-moi, n'avez-vous pas vu le clerc ?

— Seigneur marquis, excusez-moi, je ne sais qui vous demandez.

— Vous excuser ! oh ! certes, non ! Je demande le clerc de Garlan !

— Il est allé là-bas passer la journée, jeune fille gentille au bras;

Ils sont allés là-bas à l'aire neuve; joyeux et beau couple, ma foi !

Il a à son chapeau une plume de paon, et une chaîne au cou ;

Et au cou une chaîne qui retombe sur sa poitrine.

Elle porte un petit corset brodé, avec un velours orné d'argent ;

Elle porte un petit corset de noces; ils sont fiancés, je crois. —

III.

Markiz Gwerand, enkrezet braz,
Raktal war he vac'h ruz lampaz ;

War he varc'h raktal a lampaz ;
Ha d'al leur nevez ez eaz.

— Kloarek, diwisk da borpansou,
Evit gourenn war ar gwestlou.

Kloarek, diwisk da borpansou,
Ha ni reio eur pek pe zaou.

— Sal-ho-kras, markiz, ne rinn ket.
C'houi zo aotrou, me n'em ounn ket ;

C'houi zo mab ann itroun Gwerand,
Ha me zo mab eur plouezant.

— Evid oud mab eur plouezant,
Te c'heuz dibab ar merc'hed koant.

— Aotrou markiz, em zigaret,
Ne ket me meuz hi dibabet ;

Markiz Gwerand, em zigaret,
Gand Doue eo bet d'in roet. —

Annaik Kalvez a grene,
Oc'h ho c'hlevout, o komz giz-ze.

— Tavit, va mignon, deomp d'ar ger,
Heman a rei d'eomp poan ha nec'h.

— Araok, kloarek, lavar d'in-me :
Na te oar c'hoari ar c'hleze?

III.

Le marquis de Guérand, hors de lui, sauta vite sur son cheval rouge;

Sur son cheval il sauta vite, et se rendit à l'aire neuve.

— Clerc, mets bas ton pourpoint, que nous nous disputions ces gages [1].

Clerc, mets bas ton pourpoint, que nous nous donnions un croc-en-jambe ou deux.

— Sauf votre grâce, marquis, je n'en ferai rien, car vous êtes gentilhomme, et moi je ne le suis point;

Car vous êtes le fils de madame de Guérand, et moi le fils d'un paysan.

— Quoique le fils d'un paysan, tu as le choix des jolies filles.

— Seigneur marquis, excusez-moi, ce n'est pas moi qui l'ai choisie;

Marquis de Guérand, excusez-moi, c'est Dieu qui me l'a donnée. —

Annaïk Kalvez tremblait, en les entendant parler ainsi.

— Tais-toi, mon ami; allons-nous-en; celui-ci nous fera peine et chagrin.

— Auparavant, clerc, dis moi : sais-tu jouer de l'épée?

[1] Les Aires-Neuves sont toujours suivies de luttes. *V.* les *Chansons domestiques.*

— Biskoaz kleze n'em euz douget ;
C'hoari penn-baz, lavarann ket.

— Na te c'hoarife gan-in-me :
Eur paotr ter, a glevann oud-de.

— Aotrou denjentil, va fenn-baz
Na dal ho kleze hir ha noaz.

Aotrou denjentil na rinn ket,
Ho kleze a ve saotret.

— Mar 'd eo va c'hleze saotret,
Ebarz da c'hoad a vo gwalc'het.—

Naik p'e deuz gwelet redek,
Redek goad he mignon kloarek ;

Annaik, enn eur strafil braz,
Da vleo ar markiz a zaillaz.

Da vleo ar markiz a zaillaz,
Hag endro dal leur he stlejaz.

— Tec'h tu-ze, markiz traitour,
Te c'heuz lazet va c'hloarek paour ! —

IV.

Naik Kalvez o tont endro,
Leun he daoulagad a zaero.

— Va mammik keaz, ma em c'haret.
Va gwele d'in-me a refet ;

Va gwele d'in-me refet aez ;
Rag va c'halounik zo diaez.

Ho kaloun a zo diaezet,
Va merc'h, dre 'm hoc'h euz re zanset,

— Jamais je n'ai porté d'épée : jouer du bâton, je ne dis pas.

— Et en jouerais-tu avec moi ? Tu es, dit-on, un terrible homme !

— Seigneur gentilhomme, mon bâton ne vaut pas votre épée longue et nue.

Seigneur gentilhomme, je n'en ferai rien, car vous sauriez votre épée.

— Si je salis mon épée, je la laverai dans ton sang ! —

Annaïk, voyant couler le sang de son doux clerc,

Annaïk , en grand émoi, sauta aux cheveux du marquis,

Sauta aux cheveux du marquis, et le traîna autour de l'aire neuve.

— Fuis loin d'ici, traître de marquis ; tu as tué mon pauvre clerc ! —

IV.

Annaïk Kalvez s'en revenait à la maison, les yeux remplis de larmes.

— Ma bonne mère, si vous m'aimez, vous me ferez mon lit ;

Vous me ferez mon lit bien doux, car mon pauvre cœur va bien mal.

— Vous avez trop dansé, ma fille ; c'est ce qui rend votre cœur malade.

Ma mamm, ne meuz ket re zanset ;
Markiz fall en deuz hen lazet !

Markiz Gwerand, ann traitour,
En deuz lazet va c'hloarek paour !

C'houi a lavaro d'ar c'hleuzier,
Pa zeuio d'he gerc'hat d'ar ger :

« Na daol tamm douar war he vez :
E berr va merc'h a iei ivez. »

Pa n'omp bet kousket er gwelead,
Ni gousko hon daou er toullad ;

Pa n'omp bet eureujet er bed,
Dirak Doue vimp eureujet. —

— Je n'ai point trop dansé, ma mère : c'est le méchant marquis qui l'a tué !

Le traître de marquis de Guérand a tué mon pauvre clerc !

Vous direz au fossoyeur, quand il ira le prendre chez lui :

« Ne jette point de terre dans sa fosse, car dans peu ma fille l'y suivra. »

Puisque nous n'avons point dormi sur la même couche, nous dormirons dans le même tombeau ;

Puisque nous n'avons point été mariés en ce monde, nous nous marierons devant Dieu. —

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Voilà ce qui se chantait en Bretagne, tandis que le jeune marquis, « sortant de l'Académie, » dansait devant Louis XIV ces passe-pieds merveilleux qui ravissaient madame de Sévigné, « ces « passe-pieds bas bretons, au prix desquels les violons et passe-« pieds de la cour faisaient mal au cœur [1]. » Un paysan nommé Tugdual Salaün, de la paroisse de Plouber, qui assistait à la fatale Aire-Neuve, composa la chanson. Elle passa de Tréguier en Cornouaille et de Cornouaille en Léon dont j'ai suivi le dialecte. Il paraît que le jeune clerc ne mourut pas sous le coup, comme semble l'indiquer l'auteur; car le marquis ne fut condamné, dit-on, qu'à l'amende civile, conformément à la coutume de Bretagne. Cependant la bonne dame de Névet ne se regarda point comme libérée envers les parents du défunt; elle fit à la mère du jeune homme une pension annuelle, et prit chez elle son second enfant, qu'elle se chargea d'élever et qu'elle établit avantageusement. Quant au marquis, la jeunesse passée il devint aussi régulier dans ses mœurs qu'il avait été débauché. On montrait encore, il y a peu d'années, les ruines d'un hôpital fondé par lui pour les pauvres, près de son château; la tradition raconte que l'on voyait briller, chaque soir, bien avant dans la nuit, une petite lumière à une des fenêtre de cet hôpital, et que si le voyageur surpris venait à en demander la cause, on lui répondait : « C'est le marquis de « Guérand qui veille; il prie Dieu à genoux de lui *pardonner sa « jeunesse.* »

[1] *V. ses Lettres*, éd. de M. Blaise, XII, ann. 1671.